

La foi chrétienne au défi des mutations contemporaines

Fidélité créatrice ou fossilisation identitaire

Depuis la révolution néolithique, le monde n'a pas connu de découvertes et de mutations aussi radicales que celles qui le bouleversent actuellement dans tous les domaines – intelligence artificielle et robotique, nanosciences et nanotechnologies, physique quantique et astrophysique, conquête de l'espace, biologie et médecine, sciences humaines, etc. Le transhumanisme prospère et ses rêves les plus fous envahissent l'imaginaire collectif. Promesses et prodiges : des progrès qui semblent sans limites. Illusions et menaces : une dangereuse fuite en avant qui engendre de violentes crispations en plus d'une prudente méfiance. Vers quelle terre, vers quels paradis ou quels enfers va l'humanité ? Dans les pays européens, les réactions des Églises et autres mouvances chrétiennes face aux fulgurantes avancées de la technoscience et aux changements culturels qu'elles induisent sont grosso modo de trois sortes¹.

L'option la plus commune consiste à méconnaître l'ampleur des mutations en cours tout en leur opposant une résistance de principe et en procédant à quelques ajustements superficiels, et à invoquer la foi en la Providence pour perdurer à l'identique en comptant sur l'erre du passé. Les tenants de la seconde option, conquérante et de type sectaire, exaltent la valeur unique et déclarée immuable de l'héritage chrétien avec la volonté de le restaurer dans ses modalités anciennes, ou de l'investir en le subjectivant dans la mouvance évangélico-charismatique. Enfin, à l'opposé des postures identitaires et se situant plutôt sous le signe d'une sortie de la religion, la troisième option consiste à se projeter dans une perspective interreligieuse ou interconvictionnelle inédite, résolument laïque parfois, à la faveur d'un bond spirituel et éthique par dessus des croyances devenues obsolètes.

En se méprenant sur la puissance subversive des mutations contemporaines, les adeptes des deux premières options se placent hors de l'évolution globale de la société, séquestrent la religion et dénaturent la foi chrétienne. Pour occulter les contradictions théologiques et socio-politiques qui les minent, les Églises historiques ont tendance à bouder les analyses qui diagnostiquent les causes profondes de la crise du christianisme confronté à la sécularisation et au pluralisme religieux. Incriminer le matérialisme ambiant, les scandales sexuels et les malversations financières de certains membres du clergé, ou les machinations internes à la Curie romaine leur semble moins onéreux. Et, de leur côté, les mouvances charismatiques surfent sur les courants réactionnaires alimentés par les ratés d'une forme sauvage et destructrice de la mondialisation, et par les peurs qui en découlent.

Pour évaluer la troisième option, marginale mais d'apparence prometteuse malgré – ou grâce à – son rapport problématique aux croyances héritées, il s'avère indispensable de s'interroger sur la nature de la religiosité en éclairant la situation présente par un détour

historique et anthropologique. Que signifient et comment s'incarnent les aspirations religieuses ? Qu'en est-il aujourd'hui ? Qu'advient-il de la spécificité de l'Évangile au milieu des autres spiritualités, sagesses et philosophies ? Et, dans le sillage de ces questions, quel sursaut de lucidité, d'imagination et de courage pourrait éventuellement permettre aux institutions ecclésiales de renaître dans le cadre de communautés croyantes désentravées, fidèles au message prophétique de Jésus de Nazareth ?

Métamorphoses de la divinité au fil de l'histoire

L'aspiration des hommes vers un au-delà des contraintes et des limites de leur existence immédiate est aussi vieille que l'humanité et, en son fond, elle n'a guère changé à travers le temps et l'espace. Face aux angoisses causées par la maladie et la mort, par les aléas de l'accès aux ressources vitales, et par les multiples violences de la nature et des sociétés, les humains ressentent un besoin instinctif de sécurité et un désir de plénitude, voire d'immortalité. Seules de supposées forces surnaturelles, variables selon les époques et les lieux, leur ont semblé capables, jusqu'à l'époque moderne, de vraiment les protéger au quotidien et d'assurer leur survie. L'histoire des dieux constitue de ce fait un éloquent miroir de l'histoire des hommes, car toutes les religions véhiculent des sédiments de la religiosité archaïque, notamment de type matriarcal, en même temps qu'elles portent les empreintes des innovations survenues au cours de l'histoire des civilisations.

Globalement, les dieux ont suivi les progrès technologiques, socio-économiques et scientifiques des sociétés humaines – comment auraient-ils pu faire autrement ? Mais ce constat ne préjuge, par lui-même, ni de la spécificité propre au domaine religieux, ni de la possibilité d'une influence divine dans les affaires du monde. Tout en perpétuant des croyances et des pratiques magico-religieuses léguées par la Préhistoire, le capital religieux de l'Occident résulte surtout, pétri par le génie spirituel des divers peuples concernés, du formidable progrès des connaissances et des techniques de production intervenu dans le cadre des grandes civilisations anciennes du Moyen-Orient. C'est à la suite de la sédentarisation, puis du développement de l'agriculture et de l'élevage – et particulièrement de la culture attelée et de l'irrigation –, que se sont constituées les concentrations démographiques, rurales puis urbaines, qui ont permis l'avènement de systèmes politico-religieux spécialisés et complexes. Aux structures de parenté se sont superposées des royautés ; les divinités lignagères ont progressivement été évincées par des dieux dotés de prérogatives royales ; puis les autels familiaux ont peu à peu été délaissés au profit de temples desservis par des castes sacerdotales liées aux pouvoirs politiques.

Pressenti en Mésopotamie et en Égypte dès avant l'époque biblique, le modèle patriarcal et royal de la divinité a trouvé son aboutissement dans la figure d'un Dieu unique et tout-puissant relayé sur terre par des instances politico-religieuses déléguées. De la royauté d'Israël aux monarchies de la Chrétienté, avec l'époque charnière de l'empire constantinien, l'évolution des pouvoirs terrestres a continuellement remodelé, enrichi et diversifié cet archétype de la divinité. Au règne des affaires du monde s'est superposé le Royaume des

cieux. À droite du trône occupé à la cour céleste par Dieu le Père est « assis » son Fils, le Seigneur Jésus proclamé Christ-Roi « pantocrator » – « souverain universel », surnom antérieurement réservé à Jupiter. Et à la seconde personne de la Trinité a été adjointe, à son tour plus ou moins divinisée dans la religion populaire, la figure de la Vierge Marie promue « Mère de Dieu, reine de la terre et du ciel », etc. L'iconographie, les liturgies et les théologies officielles illustrent et entretiennent jusqu'à présent ce rapport entre le religieux et le politique – célébration de la puissance, décorum et gestuelle, code lexical, gestion des cultes par des catégories spécialisées, pratiques cérémonielles sacralisant la soumission à un ordre dominant. Mais cette figure plurimillénaire d'un Dieu royal et tout-puissant a commencé à vaciller dès l'aube de la modernité. Après avoir été paradoxalement mêlée au scandale des deux guerres mondiales et des génocides qui ont marqué le Xe siècle², elle s'est écroulée et se trouve maintenant chosifiée et engluée dans les survivances obsolètes d'un passé révolu.

Cette évolution politico-religieuse des croyances concernant la divinité ne reflète certes qu'un aspect du vécu religieux. Mais elle indique selon quelles lignes majeures se sont structurées l'idéologie et l'organisation sociale du christianisme, cependant que cette religion a par ailleurs puisé une part importante de son dynamisme dans le potentiel affectif de la masse des fidèles – dans des sentiments qui opèrent en marge des stratégies de pouvoir et des considérations abstraites. Que cette foi se soit incarnée dans la société en calquant les formes politiques de la royauté profane était sociologiquement quasi inévitable, mais cet emprunt n'a pas réduit Dieu à n'être qu'une icône du pouvoir aux yeux des croyants, n'a pas restreint la chrétienté à ses seules dimensions politiques, et n'a pas empêché le christianisme de transmettre les valeurs de la subversion évangélique. Les cathédrales ont témoigné d'une ineffable piété populaire en même temps qu'elles devaient magnifier, aux frais des petits, la gloire mondaine des grands. Et la théologie de la libération ne s'est embarrassée ni du droit canon ni des injonctions hiérarchiques pour pratiquer l'Évangile sur le terrain en Amérique latine. L'amour vécu par les humbles a toujours prévalu, du point de vue de la foi, sur les folies des puissants ainsi que sur les prétentions des savants. Et, dorénavant, l'avenir de la foi chrétienne se jouera sans doute davantage à travers les engagements prophétiques au service des hommes qu'à travers les dogmes et les enjeux idéologiques et politiques qui ont présidé à l'agencement du christianisme de feu la chrétienté.

Depuis que Dieu et le diable ont été congédiés

Jusqu'à récemment, Satan était chez lui sur terre, *urbi et orbi* comme en chaque individu, à l'affût des humains pour les séduire et les entraîner vers la damnation. L'éternité se jouant dans la banalité du quotidien, la crainte des démons et la hantise de l'enfer ont littéralement aliéné et torturé les croyants durant des siècles. La possession diabolique illustre le pire, mais tous les maux – de la maladie aux guerres et aux catastrophes naturelles – ont couramment été assimilés à des punitions infligées pour des offenses du Père céleste, individuelles ou collectives. Siégeant dans les cieux, Dieu et sa cour étaient d'ordinaire

perçus comme plus lointains que les omniprésentes puissances infernales. Malgré la suprême bienveillance divine et l'assistance des saints secondés par les anges gardiens, l'accès au paradis et à la félicité éternelle s'annonçait problématique et difficile, exigeant en général un passage plus ou moins long par le purgatoire. La justice devait passer avant la compassion et l'amour. L'existence concrète se trouvait de ce fait tragiquement écartelée entre les pôles antagonistes d'une inatteignable perfection et d'une culpabilité mortifère liée à l'inévitabilité du péché (notamment d'ordre sexuel). Les fidèles se sentaient corps et âme à la merci des instances ecclésiastiques qui, censées gérer les conditions du salut et plus ou moins complices du « Dieu pervers » stigmatisé par Maurice Bellet, fondaient leur pouvoir sur ces croyances et sur leur manipulation.

Aujourd'hui, la prédication et les croyances ont beaucoup changé. Satan s'est volatilisé ; le ciel a perdu son emplacement attiré dans le cosmos ; et Dieu lui-même – tel que les hommes se l'imaginaient – est de plus en plus absent, au point que d'aucuns l'ont déclaré défunt. Au reste et non sans dérision, il se chante que « nous irons tous au paradis » si toutefois ce lieu existe encore quelque part... Les connaissances et les capacités matérielles de l'humanité ayant explosé de manière exponentielle, la religion a été assez largement congédiée au sein des sociétés dites avancées : la modernité se passe de ses promesses et de ses remèdes pour régler ses problèmes. Tous les domaines de la vie individuelle et sociale ont leurs spécialistes bardés de science et de technologie, dépositaires d'une sorte de foi nouvelle d'ordre profane. Les savants et les ingénieurs, les médecins et les psychologues, et même les artistes, remplacent les prêtres et leurs compétences sacrées ; la gestion des risques est confiée aux responsables politiques et aux experts des assurances ; et l'opinion dicte les lois au nom de la démocratie, etc. La sécularisation et le pluralisme religieux accélèrent inexorablement une relativisation rampante des croyances héritées. Loin de ne constituer que des phénomènes superficiels, ces changements renversent les représentations anciennes de l'ordre du monde et de la vie humaine, et par voie de conséquence l'ordre de la religion. Le champ d'intervention traditionnel des Églises est dévasté et, en même temps que libéré des démons, l'homme se découvre orphelin des puissances tutélaires d'autrefois.

Le vide laissé par l'effacement du diable et du bon Dieu a de fait été envahi par une marée de doctrines et de superstitions nouvelles, mais le souci du bien-être sur terre l'emporte désormais sur les préoccupations surnaturelles. Le délitement des anciennes croyances se poursuit en dépit des timides reformulations dont elles font l'objet, sans que soient sérieusement prises en compte les recherches herméneutiques les plus significatives – comme celles menées par John Shelby Spong par exemple³. L'anachronisme des liturgies brouille leur sens, les églises se vident, les ministres du Culte se raréfient⁴. Le ciel a largement perdu la réputation de répondre aux prières qui lui sont adressées pour obtenir un bienfait ou échapper à un malheur, les célébrations laudatives sont jugées superfétatoires, et nombre de doctrines autrefois considérées comme fondamentales sont aujourd'hui minées par le doute. Combien de fidèles croient encore réellement, à la manière de ceux du passé, à la résurrection physique de Jésus et à son ascension dans les cieux, à la

virginité biologique de Marie et à son assomption, à la résurrection finale de la chair, sans parler de la transsubstantiation des « Saintes Espèces » ou de l'infaillibilité pontificale, etc. ? En amont de ces dogmes, la Révélation biblique qui était censée les fonder apparaît fragilisée par le traitement historico-critique des Écritures, et la Tradition ainsi que le Magistère se sont tant contredits que leur autorité s'est effondrée. Une large part de ce qui était croyable et porteur de sens hier ne l'est plus, sous sa forme ancienne, dans l'environnement culturel présent.

En fait, c'est depuis l'irruption d'une rationalité autonome à l'époque des Lumières que la crédibilité de la religion s'affaïsse continûment, et que l'émancipation des pouvoirs politiques marginalise les Églises – à commencer par le catholicisme romain. Face aux menaces inhérentes à cette évolution hégémonique, les autorités ecclésiastiques se sont crispées sur ce qui subsistait de leurs anciennes prérogatives, multipliant les anathèmes et renforçant les pouvoirs hiérarchiques. Mais, comme le montrent les travaux de Jacques Musset sur le « modernisme »⁵, l'obsession de maintenir en l'état les doctrines et les institutions religieuses a pétrifié celles-ci dans des contours identitaires qui contredisent la dimension évangélique et universaliste du message chrétien. Les ouvertures apportées par le concile Vatican II ont certes été significatives, mais elles ont rapidement été contrecarrées par un intégrisme qui, s'appuyant sur les conservatismes politiques, s'accroche au principe de l'intangibilité du « dépôt de la foi » et à la défense de « la civilisation chrétienne ». Quant aux initiatives novatrices du pape François, plus pastorales que doctrinales, elles n'auront sans doute qu'une portée limitée à court terme en raison des résistances qu'elles suscitent dans les milieux ecclésiaux restés majoritairement traditionalistes. À moins d'un profond et vigoureux revirement, les Églises risquent de dériver vers des formes de plus en plus intégristes et sectaires, aux antipodes de l'Évangile.

Idéologies mortes et idoles en travers du chemin

Dans le sillage de la parole originelle qui, selon divers mythes fondateurs, a fait surgir la vie et l'humanité, l'homme crée depuis toujours ses idées à peu près comme il crée ses instruments et ses biens matériels – hautes tâches qui, avec l'art, façonnent son histoire. En combinant habileté et inspiration, il essaye de répondre à ses besoins avec les moyens concrètement à sa disposition – avec sa « boîte à outils » du moment. C'est ainsi qu'il a imaginé, entre besoins et moyens, ses rois et ses dieux, ses systèmes politiques et religieux. Mais alors qu'il abandonne les outils qu'il a fabriqués au fur et à mesure de ses progrès aux plans matériel et social, il a tendance à réifier certaines de ses idées en leur attribuant une validité sacrée qu'il déclare immuable, se constituant lui-même prisonnier de ses croyances. Ainsi se sont cristallisés, en marge des valeurs essentielles qui transcendent le devenir de l'humanité, les résidus des anciennes productions religieuses dénaturés en idéologies mortes et en idoles. La sacralisation du passé entraîne la fossilisation de la religion et l'aliénation des fidèles, et les idoles finissent par vampiriser et par dévorer ceux qui les adorent.

Les conceptions et le vocabulaire concernant la divinité n'ont pas échappé à ces déterminations. Le terme « Dieu » a fini par être si usé, si insignifiant, voire même si insensé et dangereux, que la foi oblige paradoxalement le croyant qui se veut lucide à se reconnaître « athée au nom de Dieu » en quelque sorte, pour récuser des idées et des formules devenues idolâtres par chosification. Dieu ne peut pas être ce que les religions et les pouvoirs qui leur sont associés se plaisent trop souvent à répéter à son sujet pour servir leurs propres intérêts. Mais comment se détacher des images de la divinité qui font injure à Dieu sans renier les racines de la foi et la fécondité du passé ? Les vieilles outres n'étant pas aptes à recevoir le vin nouveau – disent les Écritures –, le christianisme doit faire preuve de créativité pour être en mesure de témoigner aujourd'hui de façon crédible de l'essentiel du message de la foi chrétienne. Un défi colossal et redoutable, qui dépasse de loin les initiatives ne touchant que la pédagogie religieuse, l'aménagement des ministères ou les modalités des célébrations liturgiques. Ne pouvant se construire qu'avec le matériel conceptuel des cultures dont elles émanent, très différent selon les époques et les lieux, les théologies doivent inlassablement se remettre en question au diapason de la vie, entre la parole initiale véhiculée par la Tradition et le devenir du monde, compte tenu de la fluidité et de la pluralité des quêtes intellectuelles et spirituelles de l'humanité – et des interrogations qu'elles soulèvent.

Est-il pensable que Dieu ait pu ignorer durant des dizaines de millénaires les aspirations religieuses de l'humanité primitive, fussent-elles balbutiantes, pour ne se préoccuper que de l'émergence d'un peuple élu susceptible d'accueillir « son Fils » pour racheter une hypothétique offense originelle au prix d'un sacrifice humain ? Peut-on affirmer que la Bible, production culturelle d'une société moyen-orientale de type rural d'il y a plus de deux mille ans, a fourni une théologie et une anthropologie valables telles quelles pour le monde entier jusqu'à la fin des temps ? Comment croire définitivement véridique la révélation judéo-chrétienne d'un Dieu patriarcal et tout-puissant, alors que les Écritures présentent la divinité sous de multiples images contradictoires, belliqueuses ou aimantes, passant d'un dieu ethnique d'origine polythéiste à une divinité unique et universelle, finalement incarnée en Jésus de Nazareth ? Déclaré homme-Dieu, ce prophète profondément juif a-t-il vraiment eu l'intention de fonder une religion nouvelle, et le catholicisme romain plus précisément en l'occurrence, avec ses dogmes, ses sacrements, et sa structure hiérarchique ? La philosophie grecque qui a servi de moule pour penser la Trinité lors des premiers conciles œcuméniques, avec les notions de « personne » et de « nature », est-elle à jamais le seul cadre conceptuel susceptible d'interroger le mystère de la divinité ? Les autres religions – des animismes et des polythéismes aux différents monothéismes en passant par les spiritualités orientales – n'enseignent-elles rien d'inédit et d'essentiel à l'humanité ? Et l'athéisme mérite-t-il d'être stigmatisé en bloc comme un matérialisme inepte et fallacieux alors même qu'il a libéré Dieu – ou l'idée de Dieu – d'une multitude d'identités idolâtres, et que l'humanisme des incroyants peut dépasser celui des dévots ?

Le survol de l'histoire religieuse révèle que « la Vérité », notion constamment invoquée par les Églises, ne se trouve pas plus contenue dans les sédiments anciens que dans les

inventions nouvelles des religions, et qu'elle ne peut être détenue par aucune institution. Ne se figeant jamais et ne se conservant d'aucune façon, elle ne se donne à entrevoir que de manière fugitive au long d'une quête sans fin. C'est le chemin de cette quête et non les définitions, simples jalons, qui révèle à l'homme la part de vérité qui s'offre à lui en passant, et qui peut légitimer la parole de ceux qui en témoignent. Il en va de même pour ce qui est de la divinité : Dieu est à chercher encore et encore, toujours plus loin, et sur terre plutôt qu'au ciel ou dans des abstractions intemporelles. La métaphysique théiste est aussi inappropriée que la multiplicité des dieux du polythéisme pour embrasser son mystère. Dès lors que son image n'est accessible aux hommes qu'à travers son itinéraire tel qu'il s'inscrit dans le leur, Dieu ne peut être approché que dans le mouvement historique de l'existence individuelle et sociale. Aucune des représentations dont il fait l'objet ne peut donc prétendre à une valeur absolue et définitive, et toute chosification sacralisée des représentations divines est idolâtre. Au reste, les conceptions de la vérité et de la divinité étant relatives en raison de leur historicité – incontournable relativité à distinguer du relativisme érigé en dogme –, il en découle que les institutions ecclésiastiques qui relèvent d'elles le sont pareillement. Les récits et les pratiques qui, portant la vie, ont témoigné de la vérité dans le passé peuvent s'avérer vides de signification ou même contre-vérités par la suite.

Une Présence transcendante au cœur du réel

La rationalité métaphysique qui enserme la théologie classique peut paraître sèche et indigente au regard de la foi vécue et des expériences mystiques ou, plus communément, au regard de la prodigieuse beauté de l'univers, de son immensité et de sa complexité. De Maître Eckhart ou Giordano Bruno à Baruch Spinoza ou Pierre Teilhard de Chardin entre autres, une multitude de penseurs ont bousculé les limites des constructions dogmatiques étroites et figées, resituant la quête de Dieu par rapport au devenir du monde. Dans une optique interreligieuse dépassant les divisions et les dualités contradictoires, Raimon Panikkar a essayé d'imaginer une christologie cosmique de portée universelle⁶. Et, aujourd'hui, les propositions novatrices sont nombreuses dans des registres très variés : démarche poétique d'une joyeuse humilité franciscaine avec José Arregi par exemple⁷, ou ambitieux projet de la théologie dite du *Process* élaborée en dialogue avec les sciences de pointe du côté protestant⁸, etc. Comment penser la déité après le théisme qui la situait en dehors et au-dessus de la Création, et ce tout en évitant de l'engloutir dans le monde à la manière panthéiste ? Comment dégager le Christ de la christolâtrie propre à la religiosité chrétienne traditionnelle pour entrevoir, sous une appellation ou une autre, sa dimension universelle par delà les christianismes historiques ? Questions cruciales ; mais les aborder exige autant de discernement que d'audace, ne serait-ce que pour se garder des mirages d'un prétendu réenchèvement du monde conduit par l'Esprit, aussi dangereux au plan spirituel qu'en politique – mirages entretenus par divers courants charismatiques comme par le New Age.

Malgré le suffixe « -isme » souvent caractéristique des théories fermées, l'hypothèse du

« panenthéisme » – « Dieu en tout », à ne pas confondre avec « Tout est Dieu » – explicite une lumineuse intuition ouverte sur l'infini, et ce même si ses présupposés holistiques ne permettent pas de résoudre mieux que les autres théologies le terrible et insondable problème du mal. Identifiée à l'amour qui fait battre le cœur du monde, la divinité est conçue comme présente dans l'intégralité des éléments qui forment l'univers, jusque dans l'énergie qui constitue la matière, sans s'y dissoudre. Elle est origine, fondement et finalité de tout ce qui existe, et tout a vocation à s'accomplir en elle. Dieu est de ce fait lui-même à la merci du monde pour se réaliser pleinement en tant qu'amour au sein de la Création. Et l'amour impliquant intrinsèquement le respect de la liberté, la volonté divine ne peut être que prière : humble et ardente espérance, aspiration à un partage absolu de la bienveillance et de la tendresse, du pardon et de la communion. La foi consiste, dans cette optique, à se fier sans réserve à la vie qui a sa source dans la divinité : à vivre en Dieu en essayant de partager sa passion et sa prière pour le monde, et d'incarner la dimension divine de la Création. Respirant l'immensité et assumant les réalités les plus modestes, cette vision ne saurait être rejetée sous le prétexte qu'elle n'est pas exposée telle quelle dans la Bible. Jésus n'avait-il pas déjà proposé une conception renouvelée de Dieu en parlant de son « Père » – « papa » en araméen, dispensateur et protecteur de toute vie ? Et son existence n'a-t-elle pas abouti, interprétée par l'apôtre Paul, à une doctrine qualifiée de « scandale pour les Juifs et folie pour les païens » ?

Déroutant changement de paradigme théologico-philosophique. Que devient la religion quand se révèle un Dieu humble et vulnérable qui s'expose aux risques de l'amour, en lieu et place d'un Dieu autosuffisant, omniscient et omnipotent ? Quand un Dieu qui est lui-même voué à prier pour se faire connaître et accepter succède à un Dieu souverain qui exigeait d'être adoré, supplié et obéi ? Ou quand, situation plus paradoxale encore dont a témoigné Dietrich Bonhoeffer, la foi mène à vivre devant Dieu l'expérience de l'absence de Dieu ? C'est de fond en comble que la religion se trouve bouleversée. Une révolution qui oblige à repenser, selon les questions qui taraudent l'humanité actuelle et en rapport avec les autres spiritualités, l'ensemble des doctrines et des pratiques religieuses, ainsi que leurs implications éthiques et politiques. Cette approche différente de la source originare de l'être que les hommes appellent Dieu – ou autrement –, transcende les particularismes archaïques des religions, et éclaire d'un jour nouveau la pluralité des chemins sur lesquels les humains peuvent rejoindre la divinité pour transfigurer le monde sous l'égide de la justice et de la bonté. Mais, sclérosées par deux millénaires de religion dogmatique, les Églises seront-elles capables de se mettre en question pour renaître et inventer une voie à la fois fidèle et nouvelle pour accompagner Dieu hors de l'itinéraire qu'elles lui ont depuis si longtemps assigné ? S'il est sociologiquement improbable que le changement puisse venir des sphères dirigeantes, la foi porte à espérer que surgiront au sein des structures ecclésiales et hors d'elles, à la base, des communautés qui sauront vivre et transmettre les vertus évangéliques.

À quelle parole se fier pour humaniser le monde ?

L'Évangile n'est pas un livre de recettes, mais un horizon. Il n'est pas un catéchisme de savoirs religieux et d'injonctions morales pour gagner le ciel, mais une invitation universelle à faire advenir Dieu en humanisant le monde – quelle que soit la dénomination de ce qui est considéré comme divin. Portant à l'action sans se perdre dans les explications, cette parole tient sa sublimité et sa force de sa modestie et des engagements pratiques qu'elle suscite, loin des théories. Transversale à toutes les religions en son fond, elle n'appartient à aucune d'elles. Les écrits qui la fondent pour les chrétiens sont certes marqués, en tant que productions humaines, par les croyances particulières et en partie dépassées des divers milieux dont ils sont issus, plus empreints de théologie que soucieux de stricte historicité. Mais peu importent ces contingences ou le fait que certaines des préoccupations reflétées par les évangiles synoptiques aient différé entre elles et par rapport à celles des textes johanniques, et que ceux-ci aient présenté dans leurs différentes couches rédactionnelles des divergences sur des points aussi importants que la divinité de Jésus. Seule compte la portée essentielle de ces récits, plus spirituelle et éthique que dogmatique, pertinente indépendamment des conceptualisations changeantes auxquelles leur interprétation a donné lieu. Les Béatitudes, les paraboles et bien d'autres paroles de Jésus demeurent aussi lumineuses qu'au jour où elles furent formulées en Palestine. La croix du Golgotha se tient toujours dressée sur le monde face au mal qu'il faut combattre, et face à l'illusoire optimisme qui prévaut aujourd'hui, jusque dans les Églises parfois, sous les impératifs d'un consumérisme focalisé sur la jouissance individuelle et le bien-être des nantis - nouvelle version du salut. Quant à l'incroyable récit de la résurrection, il a proclamé une fois pour toutes que la vie et l'amour ne resteront prisonniers d'aucun tombeau.

L'apocalypse attendue par Jésus et ses disciples n'a pas eu lieu et n'est plus à l'ordre du jour, mais l'espérance annoncée par l'Évangile dans la foulée des grands prophètes d'Israël reste d'une brûlante actualité. Dans un monde soumis à la puissance aveugle et cynique du capitalisme financiarisé et de ses idolâtries, les plus pressantes exigences de l'Évangile sont des plus pragmatiques, tout comme les critères énoncés par Jésus à propos du Jugement dernier. N'ont été retenus que les secours apportés aux malheureux, à l'exclusion de toute considération religieuse (Mt 25, 31-46). Au plan social, ces exigences commandent de lutter pour la justice, la fraternité et la liberté en subvertissant la suprématie des puissants qui oppriment les humbles et dévastent la planète. Telle est la voie du salut, car même la foi la plus mystique n'est rien sans mise en œuvre de la justice et de l'amour à ras de terre. Relever ce défi rassemble les hommes de bonne volonté sans préalable de religion ; et le combat contre la souffrance, l'exclusion et la haine les porte à retisser ensemble une nouvelle symbolique spirituelle et éthique, à promouvoir le respect et la solidarité qui sont les conditions premières d'un vivre ensemble pacifique pour l'humanité. Dans une perspective plus spécifiquement chrétienne, la théologie de la libération inhérente au message évangélique invite les croyants à se battre contre l'iniquité et les détresses d'aujourd'hui pour humaniser le monde à la lumière de Pâques, dans l'espérance d'une résurrection pour toutes les vies brisées.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » : cette ultime et déchirante plainte

de Jésus sur la croix a exprimé de façon poignante, objectivement, la rupture de l'ancien système des croyances – une quasi-sortie de la religion. Pour affranchir l'homme des asservissements religieux et politiques, Jésus n'a pas fui le sort trop souvent réservé aux prophètes : il est mort nu sur un gibet, livré au supplice par les prêtres de sa religion, abandonné des siens, sans que se produise la fin du monde qu'il avait annoncée en se référant aux Écritures. Mais, selon le message d'espérance véhiculé par la tradition biblique ainsi que par d'autres grands mythes de l'humanité, le mal n'allait pas avoir le dernier mot. La foi de Jésus en son Dieu et en la vie émanant de lui a été plus profonde, plus vaste et plus efficace que le règne de la Loi, du Temple et des rites, d'où cette autre parole également prêtée au supplicié dans son agonie : « Entre tes mains, Seigneur, je remets ma vie ». Cette foi l'a conduit par delà le mal et la mort, accompagné d'un Dieu de vie qui, pour les chrétiens, est lui-même crucifié avec les victimes de la violence auxquelles il s'identifie. Une foi qui manifeste et célèbre la victoire de l'amour sur toutes les puissances de mort, quelles que soient les formes particulières et transitoires que revêtent les croyances religieuses.

Reste l'épineux problème du cadre social dans lequel vivre cette foi. Contrairement à ce qui a longtemps été affirmé *ex cathedra*, aucune Église n'a le monopole du salut. Étant humaines, toutes les institutions religieuses sont imparfaites par la force des choses, et il faut s'en accommoder en veillant à préserver l'essentiel. N'en va-t-il pas de même pour les familles et pour toutes les collectivités ? Nul n'appartient corps et âme à quelle que structure que ce soit, mais c'est dans la réciprocité et la solidarité avec ses semblables que chacun peut développer librement la meilleure part de lui-même, et qu'il peut aider les autres et les communautés dont il est membre à progresser. Et comme les institutions ne peuvent survivre qu'en engendrant la vie dans sa perpétuelle nouveauté, il faut, ensemble, favoriser l'émergence de formes inédites en admettant que les anciennes meurent comme toutes choses en ce monde⁹. En fin de compte, c'est dans ses engagements personnels et sociaux que chacun réalise sa part de vérité et son salut. L'homme qui secourt les malheureux et combat pour la justice participe à l'œuvre divine, vient en aide à Dieu parfois sans même le savoir (cf. Mt 25, 37-39). Ce faisant, il obtient de traverser à son tour les ténèbres et la destruction. Les mutations sociales et religieuses en cours ou à venir n'y changeront rien : l'Évangile demeure « Bonne nouvelle », annonce de la possibilité de sauvegarder l'humanité de l'homme et de protéger la nature qui enfante la vie. Devenir plus humain en servant autrui et en servant le monde libère, ressuscite et rend divin dès aujourd'hui et pour toujours, avec ou sans appartenance religieuse.

Jean-Marie Kohler

Golias Magazine 135, p. 38, 2019

¹ L'objectif de cet article n'est que de formuler et de situer dans un contexte global les questions que se posent beaucoup de fidèles au sujet de la crédibilité de leurs croyances, et d'ébaucher quelques perspectives à explorer. Loin de toute intention polémique comme de toute tentative visant à « sauver la religion » à tout prix, son unique enjeu concerne les conditions actuelles de la transmission de l'Évangile. Mais, banale et insuffisante pour les connaisseurs, cette approche simplifiée d'un problème complexe risque d'apparaître longue et compliquée aux lecteurs non

avertis ; un gouffre sépare les croyances usuelles de ce que la recherche théologique est en mesure de proposer. En plus des auteurs cités dans l'article, il faudrait renvoyer à de très nombreux autres penseurs comme Albert Schweitzer, Marcel Légault, Claude Geffré, Joseph Moingt, etc.

² Carnages entre peuples chrétiens, avec un même Dieu mobilisé de part et d'autre pour bénir et gagner la guerre. « *Gott mit uns* » - « *Dieu avec nous* » - sur les fermoirs du ceinturon des soldats allemands, exaltation nationaliste sous la bannière de Sacré-Cœur de Jésus-Christ du côté français, etc. ; sans compter une assez longue compromission des hiérarchies religieuses avec le nazisme et le régime de Vichy respectivement. S'agissant de la Shoah : « *Quel Dieu a pu laisser faire cela ?* » cf. la réflexion philosophique et théologique de Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Rivages, 1994.

³ S'il n'est fait mention ici que des travaux de J. S. Spong alors que des dizaines d'études mériteraient d'être citées, c'est pour l'éclairage particulier qu'ils apportent sur la genèse et la portée symbolique des récits sur lesquels se fondent les principaux dogmes définis par les Églises. Cf., ouvrages traduits en français : John Shelby Spong, *Jésus pour le XXI^e siècle*, Karthala, 2013 ; *Né d'une femme. Conception et naissance de Jésus dans les évangiles*, Karthala, 2016 ; *La Résurrection. Mythe ou réalité ?*, Karthala, 2016 ; *Sauver le Bible du fondamentalisme : un évêque repense le sens des Écritures*, Karthala, 2016.

⁴ Il est indéniable que le christianisme produit encore d'admirables engagements aux plans religieux et humanitaire. Toutes les enquêtes sociologiques mettent cependant en évidence la régression des Églises historiques, contredisant la rumeur d'un « retour du religieux » au bénéfice de ces institutions (« Jésus fait recette » sur les écrans, les planches et en librairie ; récupérations diverses - vedettes et « martyrs », etc.), et relativisant l'impact de l'activisme déployé en matière sociétale et au plan politique par des minorités traditionalistes. L'Évangile ne fructifie pas sur des positions de repli – cf. les motivations de l'électorat catholique obnubilé par l'évolution des normes socio-éthiques et par le spectre des migrations, voire d'une invasion de la chrétienté par l'islam.

⁵ Cf., entre autres : Jacques Musset, *Être chrétien dans la modernité : comment réinterpréter l'héritage pour qu'il soit crédible ?*, Golias, 2012 ; *Repenser Dieu dans un monde sécularisé*, Karthala, 2015 ; *Sommes-nous sortis de la crise du modernisme ?*, Karthala, 2016.

⁶ Pour aborder la pensée de Raimon Panikkar, cf. entretien avec Gwendoline Jarczyk : *Entre Dieu et le cosmos. Une vision non dualiste de la réalité*, Albin Michel, 2012.

⁷ José Arregi, Articles publiés dans *DEIA* et *Fe adulta : La question de Dieu*, interview réalisée par Rose-Marie Baradiaran : <http://nsae.fr/2016/04/22/il-est-encore-question-de-dieu> ; *L'éthique mondiale comprise à partir du christianisme* : nsae.fr/2011/11/18/l'ethique-mondiale-comprise-a-partir-du-christianisme ; *Fin ou mutation de la religion* : nsae.fr/2017/07/09/fin-ou-mutation-de-la-religion ; *Le mystère du monde* (30.11.2017), *Pape François : Réformer l'Église* : nsae.fr/2018/02/07/le-pape-francois-reformer-leglise ; *Dieu au-delà de l'unité et de la dualité* : nsae.fr/2018/02/22/dieu-au-dela-de-lunite-et-de-la-dualite ; *Pâque de Jésus et Pâque universelle* : feadulta.com/es/buscadoravanzado/.../9633-paque-de-jesus-et-paque-universelle ; *Les peurs de l'Église* : publié dans *DEIA* et les *Journaux du Groupe Noticias* du 15.04.18.

⁸ André Gounelle, *La théologie du Process, cours*, in <http://andregounelle.fr/vocabulaire-theologique> ; *Le dynamisme créateur de Dieu, essai sur la théologie du Process*, Van Dieren, 2000.

⁹ Olivier Abel, Professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Paris, envisage cette éventualité avec sérénité : *« Personnellement, j'ai tendance à penser que la religion (traditionnelle) va mourir en Occident. Mais loin d'être pessimiste et de m'attrister, cette perspective m'inspire de la gratitude et décuple mon espérance. L'effacement des Églises sous leurs formes actuelles peut signifier qu'elles sont arrivées au terme de leur mission, que l'on peut et que l'on doit se réjouir de ce qu'elles ont globalement réussi à apporter au monde, et qu'il est heureux de les voir s'effacer pour laisser venir au jour de nouvelles formes de vie spirituelle à leur suite. Rien n'est jamais perdu dans l'économie mystérieuse de la création et de l'histoire : même les échecs peuvent constituer de prodigieux ensemencements. (...) L'Esprit n'est jamais à court de propositions novatrices. »* Interview J.-M. Kohler, in *Parvis* n° 53, mars 2012 - www.recherche-plurielle.net.